

Emile BERNARD
**DE NÉRON
À ATILA**



Sommaire

Principaux personnages.....	5
Chapitre 1 – Double ascendance	7
Chapitre 2 – Premières armes.....	15
Chapitre 3 – A l’instruction.....	25
Chapitre 4 – Naissance de Néron	49
Chapitre 5 – On joue à qui perd gagne	119
Chapitre 6 – Le Funkelspiel de Vulcain.....	147
Chapitre 7 – Le MI-6 s’interroge	163
Chapitre 8 – Où naquit Attila	187
Chapitre 9 – Les Testaments de Nestor.....	207
Chapitre 10 – Au pays du lait et du miel.....	261
Chapitre 11 – Pour et contre Cicéron	295
Chapitre 12 – La fuite en Egypte.....	347

Principaux personnages

Klaus Fagnart	alias Otto Leibnitz, alias Sami Farès, agent double, héros du roman.
Le Turco	résistant armé et agent de renseignement.
André Battard	résistant armé.
Gustave Demey	résistant armé.
Louis Valdrain	résistant armé, presse clandestine.
Albert Van Doren	alias Nestor.
Auguste Drossart	son courrier.
Sir Winston Churchill	Prime Minister.
Anthony Eden	Foreign Office.
Sir Hughe	Ambassadeur de Grande-Bretagne à Ankara.
« C »	Général Stewart Graham Menzies, chef du MI-6.
J.Winstanley	Section B du MI-6.
Jack Martin	Section B du SOE.
Archibald Ash	alias Triple A Jr.

Diana Dawley	alias Louise Denis.
Schellenberg et Kaltenbrunner	chefs des services secrets du Troisième Reich.
Amiral Canaris	chef de l'Abwehr, service de renseignement militaire.
Oberstleutnant Rohlede	du service militaire de contre-espionnage.
Majors von Reile et Hartmann	adjoints de Rohleder.
Stollenfels	chef de la Gestapo à Mons.
Hilde Schwarzkopf	sa secrétaire.
Oberst Bagenski	organisation Todt.
Franz von Papen	ambassadeur du Reich à Ankara.
Herr Boktisch	diplomate de son ambassade, agent du SD.
Bazna	alias Cicéron, espion au profit du Reich.
Louis Tabet	photographe libanais, agent de l'Abwehr.
Sepp Ohlendorf	agent-action du SD.

Chapitre 1

Double ascendance

Le ciel matinal était d'un bleu lumineux. En cet an de grâce 40 – si l'on peut dire – la nature était radieuse dans sa parure de mai. Mons s'apprêtait à vivre une chaude journée de printemps, à en croire les rayons prometteurs du soleil levant.

Ce vendredi 10 mai annonçait déjà un attachant week-end, malgré les bruits de guerre très insistants.

Lilo, la veille, avait résolu de se rendre en train à Bruxelles pour emplettes. Elle se fit déposer de grand matin à la gare de Mons, accompagnée de Klaus, son grand fils de dix-huit ans, qui flânerait en ville avant d'assister à ses cours à la rue du Parc. Il déposa la valise près d'un banc sur le quai numéro un, souhaita bon voyage à sa mère, et quitta la gare.

Bientôt, un vrombissement inhabituel et inquiétant emplit le ciel limpide. Un avion tournait en rond autour de la ville. Tout à coup, il fut rejoint par une meute qui, sans avertissement ni hésitation, plongea de très haut dans le ciel, à la verticale. Lilo reconnut sans aucun doute possible les terribles stukas dont ses

hebdomadaires allemands étaient inondés depuis quelque temps. Les douze appareils, avec une précision terrifiante, larguèrent leur chapelet de bombes explosives. Sans sa valise et en un éclair, Lilo s'engouffra dans le passage souterrain et en surgit de l'autre côté. Pour quitter la gare devenue trop dangereuse, elle dut traverser une salle éventrée et une poussière irrespirable. Des gens hébétés n'avaient pas compris ce qui leur arrivait. Pourtant, ces voies détruites, cet atelier explosé, cette remise de locomotives qui flambait un peu plus loin... et ces quelques blessés déjà, autour desquels s'affairait le personnel de la gare.

En courant, Lilo traversa la place, dominée par Léopold I^{er} imperturbable sur son socle. Elle fit le projet de se mettre à l'abri dans la pâtisserie Raymond, qui devait posséder de bonnes caves. Située de l'autre côté de la place, elle se trouvait juste en face du bureau principal des postes qui, lui aussi, avait apparemment souffert. Plusieurs fenêtres de la pâtisserie avaient volé en éclats, au grand dam des éclairs et des petits fours.

Une nouvelle vague de stukas se déploya dans l'azur et fondit à nouveau sur ses proies. Les bombes frappèrent, non seulement la gare, mais encore la place Léopold. Au moment où Lilo atteignait le seuil de la pâtisserie, une déflagration toute proche la projeta au sol, et un éclat d'acier lui laboura la tempe gauche.

*

* *

Klaus, comme un fou, revint en courant. Les stukas avaient disparu. Des secouristes, aidés par des bénévoles, s'évertuaient à évacuer les blessés et à rassembler les victimes.

Klaus, la mort dans l'âme, parcourut la gare en partie détruite, les voies éventrées et les environs fumeux. Aucune trace de sa mère. Il entendit que les blessés avaient été évacués vers l'hôpital militaire tout proche, à la rue Masquelier, et que quelques victimes gisaient, déposées dans la grande salle du Café de la Cloche, derrière la grande statue immobile. D'abord terrorisé, il résolut finalement d'en avoir le cœur net. Dans le café, cinq corps gisaient sous des couvertures grises. Le troisième était celui de sa mère !

Fou de douleur, Klaus se rua sur le cadavre et, sanglotant, le serra dans ses bras. Il fallut l'en séparer. Hébété, il resta plus d'une heure sans réaction. Puis, reprenant ses esprits, il décida d'aller à la recherche de son père. Chemin faisant, il se jura qu'il ferait payer cher, très cher, au troisième Reich, la mort de sa mère chérie, Liselotte Schmetterling.

*

* *

Liselotte, fille unique d'un gros industriel berlinois, avait épousé un jeune juriste belge. Louis Fagnart, originaire de Ghlin, avait participé à la première guerre mondiale comme officier de liaison dans une division canadienne, l'armée exploitant ainsi ses qualités de polyglotte. Il s'y était lié d'une amitié profonde avec Arthur Alex Ash – Triple A comme il se nomme, – jeune et brillant avocat du barreau de

Toronto. La guerre terminée, les deux compères s'étaient séparés en se jurant de s'écrire et de se revoir un jour.

Fagnart fut envoyé en Allemagne peu après l'armistice pour y préparer l'installation des troupes belges d'occupation dans la région de Duisburg-Düsseldorf.

*
* *

On vit souvent Fagnart, invité aux réunions mondaines et culturelles qui, malgré l'effondrement de la monnaie, faisaient les belles soirées des salons huppés de Düsseldorf. C'est ainsi qu'un soir de juillet 1919, il se trouva parmi les deux cents invités de l'Oberstadtdirektor Kurt Lilienthal, de la famille du célèbre précurseur de l'aviation moderne. Les trois grands salons, illuminés de mille candélabres, ruisselaient de lumière au point d'en inonder la Kaiserallee. Le Frankenwein et le Bernkasteler prouvaient, si besoin en était, que les vins allemands n'avaient rien perdu de leurs qualités pendant la guerre. Un orchestre de chambre distillait discrètement du Mozart, du Schubert et du Schumann.

Au hasard des présentations, Fagnart rencontra Klaus Schmetterling, industriel berlinois florissant, dont la fortune et les installations sortaient indemnes de la tourmente. Schmetterling, des années durant, avait alimenté la machine de guerre impériale, en fabriquant par dizaines de milliers des roulements à billes de toutes tailles dont il s'était fait une spécialité, et dont Krupp avait un urgent besoin pour ses

véhicules et ses canons. Il avait bien mérité de la patrie.

– « Liselotte, » appela-t-il en français, « je te présente le capitaine Fagnart. » Et à Fagnart : « C'est ma fille unique. »

– « Zehr angenehm, Fraulein, » répartit Fagnart dans un sourire.

Vingt-deux ans, d'une bonne taille moyenne, Liselotte Schmetterling est un beau brin de fille, harmonieusement plantée sur des hanches gracieuses mais solides. Très avantgardiste pour l'époque, elle ne porte ni coiffure ni ruban. Il en est d'autant plus agréable d'apprécier ses admirables cheveux blonds qui, en ondulations chatoyantes, inondent sa nuque jusqu'aux épaules.

Leur attachement pour la musique et leur culte de Mozart les rapprochèrent si bien que, invité à Berlin, Louis conçut des projets qui se concrétisèrent à Noël par un mariage fastueux. Le vétéran de la Somme épousa la fille du bras droit de Krupp. Schmetterling, d'abord très réticent, se laissa fléchir par sa fille. Après tout, sa femme et lui, bons Bavarois catholiques d'Oberammergau, n'avaient-ils pas craint qu'à Berlin, leur fille n'aille s'enticher d'un de ces Allemands du nord, poméranien ou bas-saxon, incapables d'humour, puristes à tout crin, et luthériens par surcroît ? La seule condition qu'osa formuler le père Schmetterling fut que le premier-né de Liselotte portât son propre prénom : Klaus.

*

* *

St.Moritz, le 20 mars 1920.

Mon cher Triple A,

Il me semble que nous nous sommes quittés depuis un siècle. Et pourtant...C'est que tant de choses sont survenues en ces années 19-20. Comme tu le sais déjà, je n'ai pu me faire démobiliser dès l'armistice, comme beaucoup d'entre nous. J'ai arpenté la Rhénanie dans tous les sens pour y implanter notre corps d'occupation. Je crois t'avoir déjà raconté cette histoire dans les grandes lignes. Maintenant, c'est du passé et je suis redevenu un simple bourgeois.

Ce que tu ne sais pas encore, c'est qu'en brave bourgeois, j'ai épousé une brave bourgeoise. Ne t'étonne pas trop, mon cher Triple A, mais je l'ai connue en Allemagne, son pays. Elle est berlinoise et porte un joli nom de papillon. Jamais je n'aurais imaginé, quand nous étions à nous chamailler sur la Somme, que les gars d'en face, eux aussi, pouvaient avoir des épouses aimantes et des filles ravissantes. C'est l'une d'elles que j'ai rencontrée. Ne m'en plains pas, mon cher Triple A. Nous sommes heureux.

Je t'écirai plus longuement quand je serai rentré au pays, quand j'aurai relancé mon cabinet et quand le bonheur m'en laissera le temps. Surtout n'oublie pas de me faire signe de temps en temps.

Bien à toi.

Louis.

*

*

*

Fin mars, la nature s'éveillait à Milfort. Les taillis se couvraient de bourgeons prêts à éclater. Dans les frondaisons, les merles se poursuivaient avec de grands éclats de rire, heureux de saluer le soleil entre les giboulées. Dans le petit étang, les carpes sortaient de leur engourdissement ; les vers de vase en feraient les frais. Louis et Liselotte cachaient leur félicité au premier étage de l'aile nord de cette demeure ancestrale, jadis propriété des châtelains du village.

C'est dans ce cadre apaisant que le jeune ménage débuta dans la vie. Liselotte se montrait courtoise envers chacun, n'osant trop vite briser la glace, de peur de provoquer de désagréables réactions chez ses interlocuteurs.

Louis ouvrit un cabinet en ville, rue de la Grande Triperie. C'est là qu'il put réellement nouer des relations avec la société montoise : industriels, commerçants, magistrats, fonctionnaires. Dans ce milieu forcément plus accessible que celui de la campagne, plus tolérant aussi, de par la situation sociale de ce petit monde, Liselotte devint de moins en moins l'étrangère, et de plus en plus Madame Fagnart Juniore. Elle et son mari s'en réjouirent au-delà de toute expression ; leur satisfaction fut à la mesure de l'appréhension que chacun avait ressentie en Suisse, n'osant d'ailleurs se l'avouer l'un à l'autre.

La petite enfance de Klaus fut sans histoire. Car il y eut un Klaus, à la grande joie de Herr Schmetterling, promu à la fois grand-père et parrain. Sans histoire ? C'est peut-être beaucoup dire... Pour sa grand-mère maternelle, il fut très vite Clo-Clo, ce qu'il accepta sans réticence. Pour son entourage et ses petits camarades, il devint Clausse, vu leur incapacité

à rendre exactement les accents légués par Berlin. Mais pour sa mère et pour la famille d'Outre-Rhin, Klaus il était, Klaus il resterait. Ainsi, lorsqu'on l'interpellait, il pouvait distinguer sans se retourner à quel bord appartenait son interlocuteur ce qui, à la longue, lui laissa l'impression de constituer un assemblage bizarre, comme si deux personnages cohabitaient en lui. Mais ce n'était là qu'impression d'enfant.

Chapitre 2

Premières armes

« La Civette », nom poétique d'un café pour petits bourgeois, est situé exactement en face de l'Hôtel de ville, face au « Singe du Grand'Garde », personnage légendaire de la ville de Mons. Le patron de « La Civette » ? Un homme du cru dont les sentiments patriotiques ne sont mis en doute par quiconque.

En pleine guerre, l'éclairage public est quasi inexistant. Le café ne se distingue dans l'obscurité que par un minuscule rectangle d'une pauvre lumière jaune.

A l'heure dite, Klaus pousse la porte et la referme tout aussitôt. Un quinquagénaire s'avance, bon enfant.

- « Vous êtes le patron ? »
- « Oui. Pourquoi ? »
- Et plus bas : « Je suis invité par André. »
- « Asseyez-vous. »

Et sans autre explication, le patron pose devant Klaus une bière mousseuse qui sort bien fraîche de la brasserie Labor. Le verre s'accompagne d'un clin

d'oeil. Deux minutes plus tard, alors que Klaus n'a rien demandé, le patron intervient à nouveau :

– « Pour les toilettes, Monsieur ? – Prenez cette porte à votre droite. C'est dans le fond du couloir. »

Klaus a compris. Les autres consommateurs n'ont rien remarqué. Au fond du couloir, André l'attend. André Battard est un ami d'enfance. Dès l'école maternelle, Klaus et lui ont joué ensemble. Leurs familles se connaissent et s'apprécient. Lors du premier réveillon de guerre, André, entré très tôt dans la résistance, a sondé son ami sur ses intentions. C'est que, de mère allemande, Klaus pouvait représenter une certaine menace pour ceux qui refusaient l'occupation. D'autant plus qu'en 1936, le jeune Fagnart ne cachait pas son enthousiasme pour les fastes nazis déployés aux Jeux Olympiques de Berlin. Sa seconde patrie lui était chère, et même le petit homme à la moustache agressive avait eu ses sympathies. Ses doutes avaient surgi quand Hitler eut décrété des représailles massives dont furent victimes des amis très proches de sa famille allemande.

Mais ces doutes furent balayés définitivement le 10 mai au petit matin, lorsqu'il retrouva sa mère au café de la Cloche sous une couverture grise.

Sans un mot, André l'entraîne à l'étage et pousse la porte d'un petit salon à peine éclairé. Une table basse. Trois fauteuils. Trois verres. Dans un des fauteuils, un homme de trente-cinq ans environ, le regard clair, l'air énergique, attend Klaus de toute évidence. André rompt la glace, d'entrée de jeu.

– « Voilà Klaus. Toi, je te présente le Turco. Il va t'expliquer. »

Le Turco est resté assis pour s'emparer de la main tendue de Klaus.

– « Assieds-toi », dit-il. « Raconte-moi quelles sont tes occupations. »

Et Klaus de décrire son appartenance depuis peu aux Etablissements Claudoré. Ses études stoppées par la guerre, il a trouvé, grâce à son père, un emploi chez Claudoré, grossiste en matériel sanitaire, le long du boulevard entre la gare et la Porte du Parc. L'après-midi, en principe, il reste au bureau et met à jour ses écritures ; la matinée, le plus souvent, il visite des entrepreneurs de la région, car la construction n'est pas tout à fait morte, pas mal de choses exigeant des réparations après la tourmente de mai 40.

– « Ton bureau est en façade au premier étage, paraît-il ? »

– « Oui. Pourquoi ? »

– « Ecoute bien. Voilà ce que j'attends de toi. Dans quelque temps, il faudra s'attaquer à l'Allemand. Entretemps, tu vas m'aider à rassembler des données. Il faudrait observer tous les trains qui passent sous ton nez : voyageurs et marchandises. Je veux savoir si des troupes sont acheminées vers Paris ou Lille, ou si elles en reviennent. Pour les trains de matériel surtout, le nombre, la fréquence, les heures habituelles de passage, la nature du chargement, l'importance de l'escorte armée et, s'ils sont pilotés par du personnel allemand, identifier le chargement spécial. »

– « D'accord ? Compris ? »

– « Pas de problème. On essaiera. »

– « En plus, débrouille-toi pour avoir un laissez-passer de Claudoré visé par la Feldgendarmerie, afin de pouvoir descendre dans les gares et les visiter. Tu

dois quand même pouvoir placer ta camelote là comme ailleurs. Je voudrais connaître les endroits les plus délicats à faire sauter pour paralyser le trafic. Puis, après une hésitation : « Encore un mot. Rien de ceci ne doit filtrer et tu ne me connais pas. Tes rapports seront remis à André et à personne d'autre. Tu ne dois plus me revoir, sauf si je te convoque. » Et le Turco choisit, dans le jeu de cartes qui se trouvait sur la table, un roi de pique qu'il déchira brutalement en diagonale.

– « Cette moitié est pour toi, l'autre pour moi. Si quelqu'un vient à toi avec ma moitié, tu en vérifies d'abord l'exactitude, et puis tu fais confiance. Pas de question ? »

Klaus enfouit la carte déchirée dans sa poche intérieure, vide la pinte mousseuse déjà entamée, et prend congé de ses interlocuteurs.

– « Bonne chance, » lance le Turco.

Il quitte La Civette par une porte dérobée, enregistre le clin d'oeil du patron, enfourche son vélo et rejoint Milfort avant vingt-deux heures, moment fatidique du couvre-feu.

*

* *

Le Turco n'était pas tombé de la dernière pluie. Il avait conservé ici le même pseudonyme qu'il portait déjà dans les brigades internationales en Espagne. Depuis peu, il s'était mis au service de la Grande-Bretagne autant par opposition farouche au nazisme que par amour du communisme.

Lui, le Turco, ne croyait pas un mot de ce pacte germano-soviétique. Tôt ou tard, Moscou se retrouverait avec Londres du même côté de la barrière...

A Londres, le Premier ministre Winston Churchill, qui avait pris les rênes du pouvoir dès le 10 mai 1940, s'était attaché à édifier de toute urgence les structures qui jetteraient bas un jour l'Allemagne nazie. Conscient de l'aide que les populations européennes pourraient lui apporter de l'intérieur, il avait créé le Bureau des Opérations Spéciales (SOE en anglais) dont la tâche consisterait à organiser la guérilla en pays occupé, à lui confier des missions, à lui fournir les moyens nécessaires, et à coordonner le grand soulèvement lorsque le temps en serait venu.

Le Turco, Belge d'origine, s'était vu confier la responsabilité d'organiser ces services dans les régions de Mons, Ath et Soignies. Il était très connu de Jack Martin, homme d'affaires britannique fixé en Belgique, maintenant rentré à Londres avec son épouse, et qui avait pris en mains les destinées de la Section B (comme Belgium) du SOE.

Martin, de Charleroi, était secondé par deux adjoints qui, eux aussi, connaissaient bien le pays.

Nous disions donc que le Turco n'était pas tombé de la dernière pluie ! Depuis que Battard lui offrit la possibilité de recruter Fagnart, le Turco avait fouillé la vie et le passé de Klaus, s'était enquis de ses fréquentations, de ses collègues de travail et l'avait fait filer discrètement. Pas un instant, Klaus ne s'était douté, quand il fonçait tête baissée sur son beau vélo bleu Alcyon, qu'il donnait bien du fil à retordre à son poursuivant. Mais l'homme du Turco ne le lâcha quand même pas d'un pneu, le prenant en charge dès le matin à sa sortie de Milfort pour l'y ramener le soir.

Et l'on sut ainsi que les fréquentations de Klaus ne constituaient aucune objection, et que, surtout, il n'existait pour l'instant aucune aventure féminine dans sa vie de célibataire.

*
* *

Souvent, Klaus alla rêvasser à la fenêtre de son bureau. De là, il découvrait les voies de passage sur la ligne Bruxelles-Paris, les ateliers des locomotives, l'atelier de réparation des wagons, et le centre de commande des aiguillages.

Heureusement, lors de son engagement chez Claudoré, on ne disposait que de ce petit réduit qui aurait pu difficilement abriter plus d'un employé. Il jouissait donc d'une relative liberté d'action.

Lorsqu'un train de matériel s'arrêtait en gare pour y faire du charbon, Klaus, avec son laissez-passer, était censé visiter l'un ou l'autre des responsables de la gare, de préférence celui qu'il savait absent, afin de connaître le calendrier des travaux de réfection. Grâce à l'entregent hérité de son père, il se fit vite des amis parmi le personnel ouvrier ; il lui fut aisé d'identifier les points sensibles : la cabine principale qui commandait l'aiguillage vers Paris-Maubeuge ou Valenciennes, le tableau électrique central qui pouvait paralyser la gare, celle des plaques tournantes qui, contrairement aux deux autres, acceptait les wagons et locomotives de gros tonnage.

Petit à petit, Klaus visita d'autres gares, Saint-Ghislain surtout, principale gare de formation de la région, dont l'importance majeure conditionnait le rôle du port charbonnier.